Philosophie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger**

Band (Jahr): **2 (1869)**

PDF erstellt am: **12.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

THEOLOGISCHE QUARTALSCHRIFT. LI^er J.

1re Livr. — *Ruckgaber*. L'intégrité naturelle de l'homme.
Aberle. Les circonstances du dernier repas du Seigneur.
Bulletin.

ALLGEMEINE KIRCHLICHE ZEITSCHRIFT. X^er J. 1869.

1re Livr. *Bulletin*. — Les plus anciens témoignages relatifs aux écrits du Nouveau Testament, par *Scholten*, trad. par *C. Manchot* (1867). — La Mer Morte, par *Fraar* (1867).
2me Livr. — Coup d'œil général sur l'état de la théologie à propos de la 4me édition de l'Histoire de la théologie moderne, par *C. Schwarz*.
D. Schenkel. De l'essence de la religion.
Bulletin. — La justification du pécheur devant Dieu d'après l'Ecriture, par *E. Preusz* (1868).

VIERTELJAHRSSCHRIFT FÜR DEUTSCH- UND ENGLISCH-THEOLOG. FORSCHUNG UND KRITIK. 1868. IV^er B.

1re Livr. — *A. Scheuchzer*. Etudes assyriennes.
E. Graf. La pensée de la mort chez Jésus.
M. Heidenheim. Quelques mots pour une meilleure interprétation de l'*Ascension de Moïse*.
M. Heidenheim. Explications bibliques : Gen. XLVII, 3 ; les citations de Ps. XL, 7, dans l'épître aux Hébreux, et de Es. LXI, 1, dans l'évangile de Luc.
M. Heidenheim. Hymnes de fête des Samaritains.
M. Heidenheim. De la doctrine samaritaine du Logos.

PHILOSOPHIE.

J. GUTTMANN. DESCARTES ET SPINOZA[1].

Un problème imprime son caractère particulier à la période philosophique qui va de Descartes à Kant. Ce problème est celui des rapports entre la pensée et l'être, entre la réalité et l'idée. Descartes et Spinoza se distinguent des autres philosophes de cette période par l'attention qu'ils donnent à la notion de substance. Entre leurs deux doctrines la connexion est des plus étroites : le but de Spinoza est de corriger la doctrine de Descartes.

C'est par ces considérations que débute la dissertation que nous

[1] *De Cartesii Spinozæque philosophiis et quæ inter eas intercedat ratione.* Dissertatio inauguralis philosophica. Auctor Jacobus Guttmann. Vratislaviæ. Broch. in-8 de 60 pages.

annonçons. L'auteur passe de là à une esquisse de la philosophie de Descartes. Puis il critique cette philosophie.

Descartes démontre sa proposition fondamentale par l'impossibilité où nous sommes d'admettre que ce qui pense n'existe pas, c'est-à-dire qu'il le prouve par les lois de la logique, dont l'autorité n'a pourtant pas été démontrée. De plus, le philosophe fait un cercle vicieux en ce qu'il fonde la certitude de l'existence de Dieu sur le critère de la conception claire et distincte et ce critère lui-même sur l'existence de Dieu. Il voit sans raison une proposition évidente dans cette assertion qu'à la réalité dans l'effet répond toujours une égale réalité dans la cause : et cette loi, il l'applique ensuite à la relation des idées et des objets qui leur correspondent. La manière dont il passe de Dieu à l'existence réelle des corps n'est pas même spécieuse. La substance est définie ce qui existe par soi et diffère de toute autre chose, et néanmoins il est question de substances créées qui dépendent d'un autre être à chaque moment du temps. Quant à la relation des substances créées à Dieu, comment s'expliquer que Descartes, après avoir posé au début la substance pensante dans une absolue indépendance, l'ait ensuite subordonnée à Dieu? La substance étendue, ayant Dieu pour cause, suppose l'étendue en Dieu. Aussi Spinoza interprète-t-il la doctrine de Descartes en disant que Dieu a toutes les perfections de l'étendue, mais non ses imperfections, et Malebranche résout la question à peu près de même. Descartes au contraire exclut formellement l'étendue des attributs de Dieu.

Si la pensée et l'étendue, l'esprit et le corps sont absolument indépendants l'un de l'autre, comment expliquer en l'homme l'union des deux substances? Descartes est ici très embarrassé et ne donne une explication que pour la retirer ensuite. De là l'insuffisance de sa psychologie. Selon lui il suffit qu'une pensée ait été jointe avec quelque action corporelle ou une action corporelle avec quelque pensée pour que cette pensée ou cette action revienne toujours avec les conditions dont elle a été accompagnée. Mais il ne cherche pas à rendre compte de l'association première. Ainsi que l'observe M. Ritter, la séparation et la diversité des substances obligent ou à attribuer à l'âme les actions du corps ou à dériver les pensées de l'âme des actions du corps. Descartes est le plus souvent entré dans la seconde voie et a versé du côté du matérialisme.

Notre dissertation s'occupe ensuite de Geulinx et de Malebranche, qui ont perfectionné le cartésianisme et conduisent au spinozisme. Arrivant à Spinoza, l'auteur reproduit le reproche, fait par ce philosophe à ses prédécesseurs, de n'avoir pas commencé par le vrai commencement, c'est-à-dire par Dieu. Bien que le blâme s'adressât à d'autres, il s'applique bien à Descartes qui s'était trop hâté de faire de l'âme une substance, et n'avait un peu réparé cette faute qu'en affirmant pareillement l'existence substantielle du corps. Spinoza vint et fit de l'un et de l'autre deux attributs de la substance divine. Cette réduction de l'âme et du corps au rôle d'attri-

buts d'un même sujet avait déjà été proposée à Descartes, qui l'avait repoussée pour ce motif que l'attribut d'une chose est sa nature, son essence constitutive, laquelle est unique pour chaque substance.

M. Guttmann se joint aux historiens de la philosophie qui ont critiqué la méthode géométrique préférée par Spinoza ; il renonce à exposer cette philosophie selon le plan du livre qui la renferme. Nous nous bornerons à signaler les difficultés que le système lui paraît offrir et les points où il lui paraît répondre à de légitimes exigences.

Spinoza attribue à la substance des attributs en nombre infini; mais il ne mentionne parmi ces attributs que la pensée et l'étendue. Dira-t-on que de ces attributs innombrables les deux nommés sont les seuls que l'intelligence humaine peut comprendre? L'interprétation est admissible, encore que Spinoza définisse l'attribut: ce que l'intelligence conçoit de la substance ; car ailleurs il admet que l'intelligence infinie seule possède la connaissance de tous les attributs. D'autres ont expliqué la théorie de Spinoza en disant que l'homme ne comprend en fait d'attributs que la pensée et l'étendue, parce que ce sont ceux dont lui-même est un mode; mais pour Spinoza l'homme est aussi bien un mode de tous les autres attributs, ce qui ruine l'explication. C'est en vain que le philosophe entreprend de montrer que deux attributs que l'on conçoit comme réellement distincts ne constituent pas deux substances diverses, et que plus la substance a de réalité, plus elle a d'attributs. On a souvent avancé que, selon Spinoza, l'attribut n'est pas réel mais seulement attribué à la substance par l'intelligence. C'est prêter au philosophe une pensée qu'il n'avait pas, et il faut convenir que l'unité de la substance, si essentielle au système, n'est pas sauvegardée.

Pour ce qui est de l'union des attributs et de leurs modes, Spinoza, grâce aux deux séries correspondantes qui partent de la substance, a rendu cette union compatible avec la diversité et l'isolement réciproque de la pensée et de l'étendue d'une manière bien plus satisfaisante que ne l'avaient fait Descartes, Geulinx et Malebranche. Il réussit encore à réfuter l'opinion de Descartes sur l'animal-machine, car la proposition que l'âme est d'autant plus apte à concevoir que son corps peut être disposé d'après un plus grand nombre de modes trouve aussi son application dans les animaux.

Spinoza s'est particulièrement efforcé de découvrir la véritable cause de l'erreur. Descartes s'était livré à la même recherche. Les deux théories se rattachent étroitement, chez l'un comme chez l'autre philosophe, à leur théorie du libre arbitre. Descartes fonde notre libre arbitre sur la conscience que nous en avons et fait consister la liberté dans l'indifférence. En même temps il voit dans l'indifférence un symptôme d'ignorance et par conséquent un degré infime de notre liberté ; au contraire nous ne saurions concevoir Dieu que comme absolument indifférent, la connaissance ne

pouvant en lui précéder la volonté. Et de même que l'indifférence de la volonté procède d'un défaut de connaissance, l'erreur vient de ce que la volonté affirme ou nie ce que l'intelligence n'a pas suffisamment conçu. L'insuffisance dans la conception a sa raison d'être dans les bornes de notre intelligence; au contraire, l'affirmation ou la négation prouve la puissance de la volonté.

Spinoza rejette le libre arbitre parce qu'il pose la substance absolument infinie, parce que la *natura naturata*, dont l'intelligence et la volonté font partie, embrasse l'universalité des choses produites avec nécessité par Dieu envisagé comme *natura naturans*, et parce que ni l'intelligence ni la volonté ne sauraient être attribuées à Dieu lui-même. Dans cette doctrine il n'y a pas place pour des facultés distinctes des actes; la volonté est un terme générique s'appliquant à toute négation et à toute affirmation; il n'y a pas de volonté qui ne soit appétit et passion; l'affirmation et la négation constituent l'essence de l'idée que nous affirmons ou nions. Ainsi la distinction de l'intelligence et de la volonté, que Descartes avait effacée en Dieu, se trouve exclue de tous les êtres. Chez Spinoza comme chez Descartes, l'idée ne peut contenir d'erreur tant que je n'affirme pas l'existence d'un objet qui lui corresponde. Ce qui fait la fausseté d'une idée, c'est l'absence d'une idée qui exclue l'existence des choses qu'on s'imagine présentes.

Si l'on considère la doctrine particulière de Spinoza, d'après laquelle l'âme humaine n'est que l'idée du corps humain et les pensées de l'âme les idées du corps affecté par quelque objet externe que ce soit, on peut soutenir que toutes les idées de l'âme sont vraies et justes, en tant que les affections du corps humain leur répondent et sont exprimées par elles. Mais si l'on observe que l'idée du corps humain affecté par les objets externes contient les objets externes en même temps que le corps lui-même, sans toutefois les exprimer autrement que dans leur rapport à ce corps, il est facile de comprendre que la connaissance des objets externes est le plus souvent inadéquate. Il y aurait connaissance adéquate pour l'intelligence qui concevrait dans son ensemble le mode d'étendue constitué par l'objet externe et par mon corps. Toute idée rapportée à l'intelligence infinie est adéquate et vraie. Cette explication de l'origine de l'erreur est bien plus satisfaisante que celle de Descartes, qui ne peut établir l'accord indispensable entre l'intelligence et la volonté.

Spinoza n'est pas arrivé à sa doctrine par la voie qu'il suit dans son exposition, et il n'est pas exact, comme on l'a dit, qu'il soit parti de la notion de substance. En effet, le côté fort de sa doctrine est son explication des rapports du corps et de l'âme et de la connaissance. Dans son traité *De Deo et homine*, Spinoza admet plusieurs substances, et ne donne pas à Dieu le nom de *substance*, mais celui de *ens*. Il est vrai qu'il affirme que l'être parfait doit posséder des attributs innombrables; mais il n'est point de l'opinion que la conception isolée d'une substance implique son existence, et il postule la conciliation de tous les attributs dans la sub-

stance divine en disant que l'unité de la nature qui existe réellement et qui apparaît surtout dans l'union de la pensée et de l'étendue, ne se comprendrait pas avec des substances absolument distinctes. On voit donc que la question psychologique a été le point de départ et le stimulant de la spéculation de Spinoza.

P. R.

HENRI RITTER.

Le 3 février, à cinq heures du soir, est mort à Göttingen, après une courte maladie, Henri Ritter, professeur de philosophie.

Né le 20 novembre 1791, à Zerbst, il avait fait, de 1811 à 1815, des études de philosophie et de théologie à Halle, Göttingen et Berlin. En 1815, il prit part aux luttes de l'Allemagne contre la domination française. Après avoir été professeur extraordinaire de philosophie à Berlin, puis à Kiel, il devint en 1833 professeur ordinaire à Göttingen.

Ritter se rattachait à Schleiermacher. Au criticisme sceptique de Kant il opposait la *conviction immédiate* : « Les choses sont ce que je suis obligé de les penser; » telle était la formule de son point de vue. C'est dans cette conviction qu'il croyait avoir trouvé le moyen de combattre à la fois le point de vue de la logique formelle et celui de la spéculation dialectique. Elle lui semblait offrir une synthèse de la pensée et de l'être qui, laissant à chacun des deux principes son rôle légitime, ne risque pas d'absorber la logique dans la métaphysique et permet au contraire de faire à chacune de ces formes de l'activité de l'esprit la part qui lui revient.

Etabli sur la base du théisme, il expliquait l'existence concrète par une pluralité de substances. La certitude de l'immortalité devait à ses yeux se déduire de la connaissance de l'âme comme substance créée par Dieu.

Les écrits dogmatiques de Ritter sont :

Leçons sur l'introduction à la logique *(Vorlesungen zur Einleitung in die Logik. 1823)*.

Précis de logique philosophique *(Abriss der philosophischen Logik. 1824. 2te A. 1829)*.

Les Semi-kantiens et le panthéisme *(Die Halb-Kantianer und der Pantheismus. 1827)*.

De la connaissance de Dieu dans le monde *(Ueber die Erkenntniss Gottes in der Welt. 1836)*.

Du mal *(Ueber das Böse. 1839)*.

Petits écrits philosophiques *(Kleine philosophische Schriften. 3 B. 1839 — 1840)*.

Système de logique et de métaphysique *(System der Logik und Metaphysik. 2 B. 1856).*

Encyclopédie des sciences philosophiques *(Encyclopædie der philosophischen Wissenschaften. 3 B. 1862 — 1864).*

E. Renan à propos des sciences naturelles et de l'histoire *(Ernst Renan ueber die Naturwissenschaften und Geschichte. 1865).*

De l'immortalité *(Unsterblichkeit. 2te A. 1866).*

Paradoxes philosophiques *(Philosophische Paradoxa. 1867).*

Les services rendus par H. Ritter à l'histoire de la philosophie sont considérables, et c'est peut-être dans ce domaine que l'influence de Schleiermacher sur notre savant a été le plus marquée. Il avait une haute idée de l'importance que la connaissance de l'histoire de la philosophie a pour le développement de cette science et c'est à établir cette thèse qu'il avait consacré le premier de ses ouvrages :

De l'éducation des philosophes par l'histoire de la philosophie *(Ueber die Bildung der Philosophen durch die Geschichte der Philosophie. 1819).*

Il a écrit successivement :

De la doctrine d'Empédocle *(Ueber die Lehre des Empedocles. 1820).*

Histoire de la philosophie ionienne *(Geschichte der Ionischen Philosophie. 1821).*

Histoire de la philosophie pythagoricienne *(Geschichte der Pythagoræischen Philosophie. 1826).*

Observations sur la philosophie de l'école mégarique *(Bemerkungen über die Philosophie der Megarischen Schule).*

Histoire de la philosophie (en 12 volumes, 1829.—1853. 2me éd. 1836 et suiv.); cette histoire va jusqu'à Kant.

L'auteur lui a donné une suite sous le titre de :

Essai sur la philosophie contemporaine depuis Kant *(Versuch zur Verständigung über die neueste deutsche Philosophie seit Kant. 1 u. 2. A. 1853).*

La philosophie chrétienne, sa notion, ses conditions extérieures et son histoire jusqu'à nos jours *(Die christliche Philosophie nach ihrem Begriff, ihren aüsseren Verhältnissen und ihrer Geschichte bis auf die neuesten Zeiten. 2 B. 1858 — 1859).*

« Göttingen, dit la *Gazette d'Augsbourg*, perd dans la personne de H. Ritter non-seulement une de ses principales illustrations, mais encore un homme d'une amabilité et d'une solidité de caractère rare, un *philosophe chrétien* dans le sens le plus élevé de ce mot. »

M. Muller. La lumière après les ténèbres [1].

Le livre que nous annonçons se compose de sept morceaux qui nous offrent dans leur ensemble l'exposition des principales idées de l'auteur.

Le premier article renferme une polémique contre quelques chefs des communautés indépendantes, entre autres le prédicateur Jérôme, à Mayence, et son grossier matérialisme. L'auteur défend avec chaleur sa propre croyance à l'immortalité contre la théorie du développement progressif de l'humanité collective, qui n'accorde à l'individu qu'une existence fugitive. Il s'applique à faire ressortir l'insuffisance des compensations proposées pour l'anéantissement de l'individu. A l'appui de sa thèse, il cite certains motifs de consolation tirés des écrits d'Uhlich. Ce prédicateur libre penseur, appelé à consoler une mère près du cercueil de son enfant, doit avoir cherché à la calmer en lui parlant du grand fleuve de l'humanité dont les flots sans doute disparaissent les uns après les autres, mais qui n'en avance pas moins de plus en plus beau et large. « Belle consolation pour les mères! »

Dans le second morceau, M. Muller développe ses vues sur l'immortalité. Les âmes des animaux sont à ses yeux immortelles et destinées à un développement supérieur. Il s'appuie d'un ouvrage qu'il paraît avoir en grande estime, celui de M. Wilmarshof, intitulé : *Les choses futures* [2]. Comme ce dernier, il croit à une transmigration des âmes dans d'autres mondes.

Le troisième article est consacré à une réfutation du panthéisme, représenté par un écrivain célèbre, M. Julius Frauenstädt. L'hypothèse des éléments vivants, exposée par le disciple de Schopenhauer dans ses *Lettres sur la religion naturelle* [3], est ici fort mal menée.

Les philanthropes modernes, MM. Lassale, A. Ruge et ses *Discours sur la religion* [4], J. Scherr et sa *Comédie de l'histoire du monde* [5], sont pris à partie dans le quatrième morceau.

Enfin l'auteur combat dans son dernier article la thèse fameuse de Lessing, que la recherche de la vérité est préférable à sa possession, et que la science parfaite d'un Dieu se contemplant lui-même de toute éternité éveille l'idée d'un insupportable ennui. Il n'existe pas une vérité *unique*, dont la connaissance renferme en soi toute la vérité; il y a plus de vérités que de rayons dans la lu-

[1] *Gedankenmainlinien oder durch Nacht zum Licht.* Kein Roman, sondern eine Denkanrege, von Moritz Muller in Pforzheim. 1869, in-8 de 327 pages.

[2] *Das Jenseits.* 1863—1865.

[3] *Briefe über die natürliche Religion,* von J. Frauenstædt, 1858.

[4] *Reden über Religion.* 1869.

[5] *Von achtundvierzig bis einundfünfzig. Eine Komödie der Weltgeschichte.* 1868.

mière, et la possibilité de l'ennui disparaît à proportion que la connaissance s'élève.

A. GALASSO. DU SYSTÈME DE HEGEL ET DE SES CONSÉQUENCES PRATIQUES[1].

Cet ouvrage est une preuve nouvelle de l'intérêt que la science allemande excite depuis quelques années en Allemagne. Le comité de la fondation Ravizza avait mis au concours, en 1865, la question suivante: Quelles conséquences pratiques dérivent de l'idéalisme absolu de G. Hegel en morale, en politique et en religion ? Le mémoire de M. Galasso a obtenu le prix. — La conclusion de l'auteur est défavorable à Hegel. Sa philosophie n'est pas seulement attaquée au nom du sens commun, elle est combattue sur son propre terrain, c'est-à-dire par la philosophie elle-même. M. Galasso oppose au « faux » ontologisme du penseur allemand, l'ontologisme « vrai » de son compatriote Vico. Ce dernier distingue deux philosophies et, en général, deux sciences: l'une achevée, accomplie, et par conséquent définitive, la *science divine*; l'autre, *la science humaine*, incomplète et changeante, se rapprochant incessamment de la première sans l'atteindre jamais, et donnant lieu par là à la multiplicité et à la diversité des systèmes. Or l'erreur de Hegel, qu'il partage avec Héraclite, consiste à confondre la science possible *(potenziale)* avec la science réelle *(reale)*, et à présenter comme soumis à la loi du changement et d'un mouvement incessant ce qui est éternel et immuable. L'auteur italien reproche au *nullissmo speculativo* auquel aboutit, suivant lui, l'école hégélienne, de ne pas être autre chose que le matérialisme. Son jugement définitif se résume en ces termes: Une doctrine qui sépare la pensée de l'idéal, se suicide elle-même; une doctrine qui par malentendu aspire à être absolument rationnelle, risque de perdre la raison. *(Una dottrina, che separa il pensiero dall' Ideale, e una dottrina suicida, che per malintesa brama di assoluta razionalità rischia di perdere la ragione.)*

KIRCHMANN. BIBLIOTHÈQUE PHILOSOPHIQUE[2].

M. J.-H. de Kirchmann a entrepris et commencé, avec l'aide

[1] *Del Sistema Egheliano e sue pratiche consequenze.* Memoria que ottene un premio straordinario dalla commissione del Premio Ravizza per l'anno 1865. Di Ant. Galasso. 1867, in-8, XII et 195 pages.

[2] *Philosophische Bibliothek oder Sammlung der Hauptwerke der Philosophie alter und neuer Zeit.* Herausgegeben, beziehungsweise übersetzt, erläutert und mit Lebensbeschreibungen versehen von J.-H. von Kirchmann.

d'un certain nombre de collaborateurs, la publication en allemand d'une *Bibliothèque philosophique*, ou *Recueil des œuvres classiques de la philosophie ancienne et moderne*. Chacun des ouvrages qui doivent faire partie de cette collection, sera accompagné d'un volume qui renfermera des renseignements biographiques sur son auteur et un commentaire destiné à le rendre accessible à tout homme cultivé. La *Bibliothèque* paraît en livraisons hebdomadaires.

Ont déjà été publiés :

Kirchmann. La théorie de la connaissance, introduction à l'étude des œuvres de philosophie. Une livr.

Kant. Critique de la raison pure. Six livr.
Commentaire. Une livr.

Spinoza. Ethique, trad. par Kirchmann. Trois livr.
Commentaire. Deux livr.

Schleiermacher. Monologues. Une livr.

Paraîtront prochainement :

Kant. Critique de la raison pratique. Deux livr.
Commentaire. Une livr.

Kant. Critique du jugement. Quatre livr.
Commentaire. Une livr.

Hume. Recherches sur l'entendement humain, trad. par Kirchmann. Trois livr.
Commentaire. Une livr.

Faits divers.

Une invitation.

Le *Culte des héros* ou plus simplement l'hommage rendu aux grandes renommées, est un signe de notre temps et l'un des meilleurs. Notre époque est en train de refaire le Livre d'or de l'humanité, d'en étendre le cadre et d'y modifier les rangs. Et quand, dans la foule des héros, les princes de la pensée seraient mis à leur place légitime, et quand notre Europe, comme jadis la Grèce, aurait un peuple de statues historiques et un musée d'inscriptions commémoratives en l'honneur du passé et en exemple pour l'avenir, où serait le mal?

C'est une invitation venue de Berlin qui nous fait faire ces réflexions. Il s'agit, nous dit-on, de fêter le centenaire d'un philosophe illustre, d'un des plus puissants ouvriers de la pensée moderne, d'un homme dont l'action intellectuelle s'est fait sentir dans tous les domaines de la science et s'est exercée sur une multitude d'esprits bien au delà des limites de l'Allemagne. Toute une génération (38 ans déjà) nous sépare de la date de sa mort. HEGEL peut entrer dans le panthéon des grandeurs tranquilles; et Berlin qui a été le principal théâtre de son influence et de sa gloire paraît bien le lieu le plus propre à consacrer d'une manière visible le souvenir de cette imposante personnalité.

Comme il ne s'agit pas ici d'adhésion à une doctrine déterminée, mais d'un hommage à un penseur de premier ordre et que d'ailleurs de près ou